

Jeff VanderMeer

Astronautes morts

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par GILLES GOULLET



Du même auteur au Diable vauvert

LA TRILOGIE DU REMPART SUD :

ANNIHILATION, roman

AUTORITÉ, roman

ACCEPTATION, roman

BORNE, roman

LA CITÉ DES SAINTS ET DES FOUS, O.L.N.I.

Titre original : DEAD ASTRONAUTS

ISBN : 979-10-307-0613-0

© VanderMeer Creative, Inc., 2019. Published by arrangement
with MCD, an imprint of Farrar, Straus and Giroux, New York.
© Éditions Au diable vauvert, 2023, pour la traduction française.
© Mario Tauchi, 2019, pour les illustrations.

Le diagramme page 216 a été dessiné par Jeremy Zerfoss,
la version française est réalisée par Olivier Fontvielle.

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Ann, toujours,
à travers tous les mondes.

*And when I dream
I keep my promises to you
I really do.*

Et quand je rêve
Je fais comme je t'ai promis
Vraiment.

Hot Snakes¹

1. Paroles de « Suicide Invoice ». © Rick Froberg (parolier) et les Hot Snakes, 2022. (Toutes les notes sont du traducteur.)

7 *« Quelle version est-ce ?*

7 *Zéro. C'est la version zéro.*

7 *Tu me fais confiance ?*

7 *Oui.*

7 *Tu m'aimes ?*

7 *Oui.*

7 *Cramponne-toi à moi, alors.*

7 *Promis.*

7 *Même quand je ne suis pas moi.*

7 *Promis, Mousse.*

0 *Et je serai toujours là. »*
Même avant de te connaître.
Même après t'avoir connue.
Même à ce moment-là.

SOMMAIRE

1. Le rêve du renard bleu	13
2. Les trois.....	17
3. Botch Béhémoth	165
4. Impossible de se souvenir	173
5. Léviathan	183
6. Le corps.....	201
7. Cadavre	259
8. L'oiseau sombre	279
9. Impossible d'oublier	307
10. L'astronaute morte.....	383
0. Un morceau de papier trouvé dans la combinaison de Chen	393

1. LE RÊVE DU RENARD BLEU

v.1.0

Ils se fauflèrent donc par les brèches, trouvèrent les jointures. Ils avancèrent donc avec un souvenir de la Ville sans bâtiments. Ils naviguèrent donc dans deux mondes : le nouveau et l'ancien. Quand les fonds marins d'antan étaient verts de roseaux, de lacs, d'arbres bas empoisonnés de sel où ils pourraient dormir sur les épaisses branches couvertes de mousse.

À présent, ils doivent prendre leur repos sur des toits à moitié effondrés et à l'ombre des énormes rochers du désert. À présent, ils doivent rêver où ils le peuvent en comptant sur le guetteur pour ne pas dormir. En comptant sur la manière dont la pensée passait en dansant d'un esprit à l'autre. Sur le fait qu'il n'y avait là rien d'autre qu'une légèreté. Sur la

connaissance que les uns avaient de la volonté des autres.

Ils étaient de la couleur du sable, qui parfois se déplaçait et s'immobilisait, passait entre les pattes sans qu'ils s'en aperçoivent, mais qui jamais ne serait pas là. Jamais ne s'éroderait car il était déjà ce qu'il était censé devenir.

L'un après l'autre dans la nuit, ils claquaient des mâchoires pour croquer les feux de secours clignotants de lucioles géantes. Savouraient le craquement des ailes, l'écrasement de la carapace. Laisseraient entrer la fraîcheur des ténèbres. Jouaient par la suite à des jeux, cherchaient l'eau cachée, creusaient leurs propres puits, peu profonds. Léchaient le sel au besoin. S'accouplaient et avaient des petits. Levaient parfois la tête vers les lointaines étoiles pour considérer un instant ce qui s'étendait derrière. Même si cela n'avait pour eux pas davantage de signification que les lucioles.

Jusqu'à Nocturnalia.

Jusqu'au renard bleu.

Car un soir une éruption de bleu traversa le firmament tandis qu'une pensée vif-argent étrange et familière à la fois leur traversa la tête. Ils s'installèrent sur la frontière entre le désert et la Ville. Le cœur battant à tout rompre. Immobiles mais prêts à bondir, à courir, à mordre.

Du désert sortit la Source. Au trot. Avec un sourire familier qui dévoilait ses crocs. Le renard bleu. De moitié plus grand qu'eux. Projetant dans leur direction ce qu'il souhaitait projeter.

Amour. Pouvoir. Destin. Fatalité. Hasard.
Leur montrant un autre monde. Un autre chemin.
Mais pourquoi devraient-ils avoir un chef?
Pourquoi ne devraient-ils pas errer telles des bêtes sauvages? Puisqu'ils étaient des bêtes sauvages.
Pourquoi devraient-ils avoir un but? Puisqu'ils étaient des bêtes sauvages.

Je vais vous dire pourquoi, annonça le renard bleu en approchant. *Je vais vous dire pourquoi c'est important. Important pour vous.*

Bientôt sous la lune étincelante, il se tint devant eux. Se tint avec puissance devant eux. Avec respect devant eux. Il se tint devant eux.

Un puissant glapissement monta de la multitude, des gens rassemblés qui étaient des renards mais pas comme ceux qu'on connaissait autrefois. Car qu'avait été un renard sinon ce qu'un humain le pensait être?

Le renard bleu dit :

Des charognards² venus de très loin entreront dans la Ville. Ils se feront appeler la Compagnie. Ils n'auront pas de visage. Ils n'auront pas de corps qu'on puisse frapper, mais de nombreux membres.

De la Compagnie sortiront des bêtes, des monstres et des créatures qui changeront de forme de manières que vous ne pouvez pas imaginer. Sortiront des menaces que vous ne pouvez pas imaginer.

2. Le terme anglais *scavenger*, qui peut aussi signifier « récupérateur » (comme dans *Borne*, le précédent roman de l'auteur), sera ici systématiquement traduit par « charognard ».

Les petits renards s'agitaient, battaient en retraite, se pressaient autour du renard bleu, tel un souvenir de la mer. À l'aube de quelque chose de nouveau, vu ce qu'il leur montrait.

Lorsqu'ils quittèrent les lieux, le renard bleu était leur chef, et si aucun d'eux n'aurait pu dire pourquoi, cela semblait juste. Semblait vrai. Et en quoi que ce soit, on n'aurait pu dire que leurs existences changèrent à court terme. En quoi que ce soit, ils ne furent plus eux-mêmes. Pourtant, ils sentirent le changement dans leur cœur.

Il y aura un prix terriblement élevé à payer. Mais je le paierai. Si vous me suivez.

Cela les rendit plus courageux. Cela les rendit féroces. Cela concentra leurs pensées par le prisme de l'esprit du renard bleu.

À présent, leur jeu avait un but.

Arriveront trois humains sur le sable brûlant du désert...

2. LES TROIS

v.3.1

i.

*vinrent jusqu'à la ville
sous une mauvaise étoile*

Une lueur, un reflet, à la lisière poussiéreuse de la Ville, là où la ligne entre le ciel et la terre coupe l'œil. Un miroitement perpétuel qui se volatilisa pourtant à l'arrivée des trois, en laissant derrière lui une odeur de chrome et de produits chimiques. Sortis d'un marécage et d'une étendue de rien, car qu'est-ce qui pouvait vivre au-delà de la Ville? Qu'est-ce qui pouvait s'y développer?

Éraflant alors la poussière, la terre : une botte terne, un genre de scorpion se précipitant à l'abri comme le ferait un humain voyant un vaisseau spatial s'écraser

là. Sauf que la propriétaire de la botte, sachant que le scorpion n'était pas naturel, anticipa la course de cette biotech et l'écrasa d'un coup de talon brutal.

La propriétaire de la botte était celle des trois qui venait toujours en tête : une grande femme noire d'âge indéterminé appelée Grayson. Elle n'avait pas de cheveux parce qu'elle aimait la vitesse. Son œil gauche était blanc, mais elle y voyait avec : pourquoi serait-il aveugle ? Cela avait été un processus douloureux et onéreux, une partie de l'entraînement qu'elle avait suivi, longtemps auparavant. Désormais, qu'elle le veuille ou non, elle voyait des choses invisibles pour tout le monde.

D'un coup de pied, elle envoya un caillou rouler vers la toile de fond floue et fade de la Ville. Le vit avec une satisfaction sans joie occulter un instant l'œuf blanc qui était, loin au sud, le bâtiment de la Compagnie.

Les deux autres firent leur apparition sur le sable derrière Grayson, encadrés par ce ciel exsangue. Chen et Mousse, avec du matériel et des vivres plein leurs sacs à dos.

Chen était un homme robuste, originaire d'un pays qui n'était plus qu'un mot, un mot sans davantage de signification qu'un cri muet ou l'endroit dont venait Grayson, qui avait également cessé d'exister.

Mousse demeurait obstinément sans attaches... à une origine, à un genre, à des gènes, et se faisait appeler « elle », pour une fois. Mousse pouvait changer comme d'autres respiraient : sans réfléchir,

par nécessité ou non. Mousse pouvait ouvrir toutes sortes de portes. Mais Grayson et Chen avaient des pouvoirs eux aussi.

« C'est là ? demanda Chen en regardant autour de lui.

— Quel trou perdu, jugea Grayson.

— Les lieux anciens sont tous différents, dit Mousse.

— Ce serait dommage de ne pas le sauver, aussi miteux soit-il, estima Grayson.

— On va le sauver, alors ? voulut savoir Chen.

— Personne d'autre ne le fera », répondit Mousse, concluant le rituel.

Tous les échos des autres fois, ce qu'ils disaient quand les choses se passaient bien, effaçant ce qu'ils avaient dit quand elles ne se passaient pas bien.

Ils ne s'exprimaient plus vraiment par la parole. Mais projetaient leurs phrases dans l'esprit des deux autres, si bien qu'un éventuel observateur les trouverait aussi calmes et impassibles que la terre recouvrant une très ancienne tombe.

Comment pourraient-ils rêver de chez eux ? Ils le voyaient en permanence. Ils le voyaient quand ils fermaient les yeux pour dormir. C'était toujours devant eux, ce qui se trouvait derrière, se superposant aux lieux qui venaient ensuite.

Chen dit qu'ils étaient arrivés à la Ville sous une mauvaise étoile, et déjà ils mouraient à nouveau en sachant qu'ils n'avaient pas là d'asile, seulement de l'accélérant. Mais les trois mouraient depuis longtemps

et avaient juré de rendre leur passage aussi rude, laid et long que possible. Ils se battraient bec et ongles jusqu'au bout. Étirés jusqu'à mi-chemin de l'infini.

Rien de tout cela n'était cependant aussi beau et glorieux qu'une équation. Tout allait dans le sens de leur objectif, car ils comptaient bien, un de ces jours, un de ces mois ou une de ces années, détruire la Compagnie et sauver l'avenir. Un avenir. Rien d'autre n'avait plus guère d'importance, sinon l'amour entre eux. Car la gloire était du gâchis, selon Grayson, et Chen n'avait cure de la beauté qui se déclarait d'elle-même, de la beauté dépourvue de moralité ; quant à Mousse, elle s'était déjà donnée à une cause au-delà ou au-dessus de l'humain.

« Alors que nous ne sommes qu'humains », pourrait plaisanter Grayson, mais uniquement parce que des trois, elle seule pouvait se revendiquer comme telle.

C'était leur meilleure chance, le plus proche de la version zéro, de l'original, qu'ils pourraient espérer, cet écho de la Ville. À ce que leur avait dit Mousse, en tout cas.

Grayson, la nerveuse, la cheffe, si tant est qu'ils avaient un chef, prit la tête et son œil vide était son arme, sa main son arme, et aucune ne visait plus juste. Mais tous trois étaient agités de pensées dangereuses. Tous trois avaient l'esprit ébranlé par l'empreinte d'étranges constellations et de lointaines coordonnées. L'enfer se trouvait derrière eux sur cette carte – sang, meurtre, trahison.

Et comme les trois étaient chez eux, comme ils marchaient vers la Ville, qui partout était propriété de la Compagnie, l'ennemi vint à leur rencontre. Ils déclenchèrent un fil de détente invisible.

Des apparitions jaillirent du sable, des tourbillons de poussière comme faits de sable mais qui n'en étaient pas et qui prirent la forme d'immenses monstres aux yeux étincelants : de la biomatière avec des nanites leur tenant lieu d'intention, pour leur infliger le châtement digne de leur rébellion. Un léviathan aux mâchoires béantes qui creusait le sol, le mangeait, le vomissait transformé. Une créature volante dont les multiples ailes masquaient le soleil. Il fallait s'attendre à des crocs, à des griffes, à une volonté de tuer, volonté qui se concrétisait davantage à chaque pas hésitant des créatures, de sorte que ce qui pouvait sembler de la matière spectrale ou stellaire s'amoncelait avec un grand soupir-bruissement accompagné d'un gémissement grave et rauque en devenant forte là où elle avait été faible.

Seule Mousse les trouvait avenants, et cela parce qu'elle était dans sa chair plus proche d'eux que de Grayson ou de Chen. Phosphorescents, ils laissaient échapper une brume de biomasse légère comme l'air en flux émeraude et turquoise, comme s'ils n'étaient pas sortis du désert mais d'un vaste et antique océan. Leur odeur de saumure frappa les trois comme une vague, et leur goût évoqua le Paléo-Mésozoïque, digne du respect que dans les muséums on accorde aux os de jadis.

Mais ces monstres avaient été créés pour combattre un autre ennemi qu'eux trois, qui ne marquèrent pas la moindre hésitation ni n'accordèrent la moindre attention à ces apparitions – ni ne réagirent aux bruits terrifiants, aux mâchoires dégoulinantes de bave, à l'ombre qui ondulait sur le sable brûlant –, et lorsque les molécules des trois atteignirent celles des défenseurs, les défenses se volatilèrent et redevinrent comme du sable.

Parfois, cela ne se passait pas ainsi.

Parfois, quand ils n'étaient pas les trois mais rien qu'un ou deux ou sous une autre forme et donc affaiblis, les sentinelles les dévoraient, leur arrachaient la chair et leur brisaient les os. Réduisaient leurs cadavres en poussière, puis mettaient la poussière en quarantaine et la stérilisaient, comme si elles savaient quel danger même l'ADN des fantômes pouvait représenter. Ayant fait des relevés et consigné les preuves, ils savaient que c'était la vérité.

Cette fois-là, dans cette Ville-là, vint une seconde vague sous forme d'un lézard géant, surprise à laquelle Grayson réagit d'un bond et d'un ample geste du bras, car apparurent une lame au bout de sa main puis une ligne rouge sur un gosier écailleux. Ce lézard surgissant du sable n'était pas biotech mais naturel, et par conséquent de nature mortelle.

Il cachait toutefois le surnaturel, puisqu'un de ses membres, semblant vouloir fuir dans le ciel, devint une aile susceptible de battre et de s'envoler. Aile se transformant en un oiseau à qui il ne manquait pas

une plume et que rien n'empêchait d'aller rendre compte à la Compagnie.

Rien à part Chen qui, levant en un éclair le bras gauche vers le firmament, laissa la partie de lui-même identifiée comme « main » se détacher, foncer en tournoyant vers l'aile comme une étoile affûtée, intercepter la chose volante et la faire éclater en morceaux, qui tombèrent tels des tessons de verre vert ou des bonbons brillants.

Pendant que l'étoile de la main de Chen flottait là-haut, luisant d'or dans le grand ciel vide à la manière d'une balise lumineuse.

Les monstres avaient disparu ; les trois avaient surmonté la première épreuve. Pourtant, c'était différent d'avant. Plus difficile. Chacun d'eux le sentait, d'une manière complexe à définir.

« Ils nous pourchasseront.

— Comme toujours.

— Le canard à l'aile brisée ?

— Déjà là. »

Parfois, cela prenait plus longtemps, mais en effet, le canard à l'aile brisée les regardait approcher depuis une flaque de poussière dans laquelle l'eau n'avait laissé qu'un barbouillis sombre. Davantage reptile que canard. Saurien. Denté. Faisant penser à un canard. Mais seulement de loin. De près, on ne pensait que *monstre*. Parfois, ils l'appelaient « l'oiseau sombre ».

Le canard les attendait toujours dans la Ville. Il le faisait toujours, la seule constante, comme une

boussole fixe, car brisée ou construite fausse. Il les attendait pendant toutes les années et dans toutes les versions.

Le mantra était « D'abord le canard, puis le renard », complété depuis peu par « et enfin le poisson ». (Ou, parfois, par « la manta », qui s'élevait d'un coup au-dessus des fonds marins desséchés tel un souvenir d'abondance.)

La première question, chaque fois qu'ils arrivaient : « Le canard est-il avec ou contre nous ? »

Car s'il était contre eux, le désastre devenait plus probable. Peut-être avait-il ensemencé la terre de ces monstres qu'ils venaient de vaincre, mais pires étaient les fois où il se tenait devant eux à la première approche, analysant leur nature pour déverser des armes plus spécifiques : ils savaient alors que le canard s'opposait bel et bien à leur objectif.

Une présence existait dans le sol sous le canard, le suivait par en dessous en lui conférant de la puissance. Ils n'avaient jamais rien vu de cette présence, l'avaient seulement sentie, comme une malédiction.

« Le canard est avec nous, ici, affirma Mousse.

— Tu n'as pas l'air sûre de toi », dit Chen, l'autre bras tendu comme l'arme qu'il était, prêt à infliger sa marque sur le canard.

« Il est au moins neutre », concéda Mousse, mais sans davantage en paraître certaine.

Ce qui inquiétait Chen inquiétait Grayson.

Par le passé, ainsi qu'ils s'en étaient rendu compte, Mousse avait toujours su et toujours eu raison. Si le

canard apparaissait lisse dans l'esprit de Mousse, il ne leur ferait aucun mal. S'il y apparaissait rugueux, il leur en ferait. C'était la seule manière dont elle arrivait à l'expliquer.

Pour Grayson, le canard devant eux se manifestait sous forme d'un minuscule soleil sur lequel des cascades lumineuses grouillaient comme des asticots. Son œil spécial ne pouvait l'analyser ni pénétrer cette aveuglante aura, ni donc décomposer les éléments du canard. Ne pouvait dire s'il était une statue de sel ou un chaudron de chair. Nul pourcentage ne défilait dans son champ de vision.

En soi, c'était un soulagement par rapport à la vue qu'elle ne pouvait à présent désactiver, quelque chose était tombé en panne, le monde était une si grande quantité de données en entrée qu'il n'était plus de données du tout et elle devait en permanence se renier, se modérer et se retirer quand elle le pouvait, si elle voulait conserver sa santé mentale.

Mais elle fut contente de voir le canard à l'aile brisée car il lui rappelait que même quelque chose de brisé pouvait avoir son utilité. Que rien ne devait être gaspillé. Et que ce qui semblait brisé pouvait être en réalité entier.

« Alors d'abord les renards, dit-elle. On parle avec les renards. »

Le rituel. Si jamais on ne le respectait pas, qui sait ce que cela pourrait briser ?

Les trois ramassèrent leur équipement et, s'avancant tous ensemble sur le sable du désert, entrèrent

dans la Ville. En sentant tous ensemble le poids du regard sceptique du canard, à qui rien n'échappait.

Leurs ombres, longues et dangereuses, tremblèrent et semblèrent s'embraser tandis que le jour tombait, mais ils continuaient à marcher, inexorables comme tout groupe de trois personnes dont chacune avait passionnément aimé les deux autres et n'avait vu que le meilleur en elles. Pendant tant d'années, et en n'ayant plus rien à perdre.

Ils avaient échoué dans la Ville précédente et dans la précédente, et dans la précédente encore. Parfois, cet échec enfonçait davantage l'aiguille. Parfois, il ne changeait rien.

Mais peut-être un jour, un certain genre d'échec pourrait-il suffire.

ii.

*ils n'avaient nul besoin de feu
car le feu brûlait
en chacun d'eux*

Chen voyait des bribes d'avenir, « mais seulement en équations ». Un regret fréquent. Les chiffres pouvaient attaquer la chair, la volonté, mais rarement l'accroître. Pour eux, le moral ne résidait jamais dans les chiffres. De ses prémonitions, de ses équations, il faisait de la poésie, parce qu'elles s'étaient avérées factuellement inutiles pour lui, parce qu'il n'était jamais sûr de ne pas voir en réalité le passé. Un passé.

Chen aimait jouer du piano et les copieux repas accompagnés d'une bière. Les repas parce que conserver sa forme consommait une énergie prodigieuse. Le piano parce que cela lui rappelait d'être prudent, de faire très attention à ses doigts épais. Du moins à ce qu'il disait : « Cela me rend plus preste », alors que c'était surtout un lien avec son passé. Ou avec le passé qu'on lui avait implanté.

Les uns comme les autres se faisaient assez rares, depuis quelque temps. Les pianos et les repas copieux. Chen devait tirer sa nourriture des molécules de l'air auxquelles il se sentait souvent substituable et il échangeait ses impressions avec Mousse, parce que leurs traversées des états fluides se ressemblaient, même s'il s'agissait pour lui d'une sorte de lutte contre l'évaporation ou l'éjection, et pour elle d'une surabondance d'accrétion, d'une accumulation.

La chair était quantique. La chair était contaminée, corps et esprit.

Chen traitait les probabilités avec un côté de son cerveau et les impossibilités avec l'autre. Parce que la probabilité était toujours que sa propre décomposition en ses éléments constitutifs ne tarderait guère. Il en était venu à se considérer à la fois comme une équation complexe et comme une symphonie, et y avait-il vraiment une différence entre les deux ?

L'équation de la Compagnie échappait à Chen, peut-être parce qu'il s'y était perdu jadis. Ou, comme il lui arrivait de le dire, le système déteste la *source*, fait de sa cartographie un labyrinthe, une tromperie,

et plus on pense la comprendre, plus on est colonisé par lui. Et perdu.

Tandis qu'ils marchaient en se méfiant des ombres dans chaque carcasse de bâtiment :

« Ça n'a jamais été réel.

— C'était réel. » Chen ou Mousse, peu importait.

« Pas réel dans le sens *qui dure*.

— Rien ne l'est, alors.

— Assez réel. »

Assez réel était le point d'ancrage qui les empêchait de craquer. Dans toutes les versions.

L'étoile brillante de la main de Chen avait commencé à brûler avant de se mettre à dériver, aussi ne dégringola-t-elle pas mais, légère, évidée, caressa-t-elle l'air comme de la cendre en forme de main et se désintégra-t-elle avant d'atteindre le sol. Presque comme si elle n'arrivait pas à croire à sa propre technologie. Une autre main pousserait à Chen au matin.

Il la sentit toutefois flotter, dériver, devenir rien. Apprécia le poids et la certitude de cette dissolution.

La main mettait en lumière celui qui l'avait construite avec Mousse : Charlie X, que Chen considérait comme le quatrième membre, absent, de leur groupe. Vain espoir. Rien dans les versions ne le soutenait. Rien qui n'aurait pu s'inscrire sur le radar de Grayson, ne serait-ce que sous la forme d'une balle qu'elle aurait voulu voir finir dans le cerveau de Charlie X. Même s'il était trop tard pour cela.

Charlie X se trouvait sur une partie du tableau noir désormais barbouillée et plus personne ne pouvait résoudre l'équation. Seulement savoir que la solution initiale n'était pas la bonne.

« Vers quoi pointes-tu ?

— Tu perds tes pointes ?

— Tu pointes vers ta défense.

— Il me reste encore trois pointes à utiliser. »

Perdaient-ils tous leurs pointes en chemin ?

Dans ce cas, Mousse moins que les autres, qui ne pouvait se permettre ce luxe. Elle était la carte, le moyen d'entrer et de sortir, la cheffe du hold-up et son plan détaillé.

L'équation de Chen était un mur de cercles séparés par des signes *plus*, ainsi qu'une géométrie fondamentale démontrant que lui-même ne se limitait pas à la somme de ses composants. Tenant ensemble grâce aux mathématiques.

Mais Mousse ? Son cas était moins clair. Mousse aimait, eh bien, la mousse... ainsi que les lichens, les berniques, le sel de mer, la plage et estimer l'échelle géologique des choses. Et les fraises... Elle adorait les fraises, à présent qu'ils n'en trouvaient plus nulle part. Elle aimait aussi secourir tous les animaux et plantes qui en avaient besoin. Elle estimait qu'ils l'avaient mérité.

L'existence de Mousse se basait sur un type de crime dont Chen avait été en partie témoin, mais dont ni l'un ni l'autre n'avait parlé avec Grayson, comme s'il s'agissait d'une plaie qu'il ne fallait pas montrer

sous peine de se vider de son sang. Mousse gardait cette muraille haute et inviolée : vu qu'elle se livrait si complètement, comment Grayson pourrait-elle lui en vouloir de cette omission ?

Parfois pourtant, le bon/mauvais œil de Grayson glanait des indices, l'œil tellement exposé à ce qui est autre qu'il s'était fermé et ouvert à la fois. L'œil de Grayson voyait : Mousse dans un tourbillon de neige, sortant d'un tunnel, sortant d'un abri en feu, comme si elle laissait échapper des souvenirs à son insu. Ou bien était-ce quelque chose qu'elle projetait sur elle ? Comment donner un sens à cela ?

Pour Chen, Mousse était un mur de cercles ou de zéros qui se renversaient les uns les autres, et par chacun d'eux, une Mousse différente observait. Ils ne cessaient de se diviser par eux-mêmes jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place pour le reste de l'équation et que les parenthèses deviennent des plantes rampantes, fendant le tableau noir, transformant les mathématiques en quelque chose qui resterait à jamais insolvable. Tandis que Mousse s'échappait d'un des cercles. Car Mousse pouvait faire pousser une autre Mousse de son gros orteil, si elle voulait... comme elle aimait à le dire.

Chen devait beaucoup à la gentillesse de Mousse, d'une manière que Grayson ne comprendrait jamais. Il fallait avoir été là. On ne pouvait pas l'imaginer. L'empathie ne suffisait pas. L'imagination non plus.

En revanche, Grayson était un cercle unique dont irradiaient des calculs, comme des rayons de soleil

avec une matrice de nombres entre chacun. Elle aimait être aussi directe qu'un coup de poing en pleine figure. Elle avait survécu tant d'années ainsi dans l'espace qu'elle ne disposait pas d'autres solutions. Elle connaissait les enjeux de leur mission parce que ses choix avaient été tellement limités avant Chen, avant Mousse. Chen s'efforçait de ne pas la transformer en diagramme ni en poésie, comme si ce n'était pas dans sa nature de le faire. Il ne voulait pas la résoudre, de peur qu'elle se renverse de la même manière que les zéros de Mousse, sauf que comme elle n'y était pas habituée, les secousses finiraient par la désintégrer. Même si elle serrait fermement les mâchoires.

Chen, Mousse, Grayson. Chacun d'eux n'utilisait plus qu'un seul nom. Ils avaient été réduits à l'essentiel, étaient devenus trop familiers, n'avaient ni le besoin ni la volonté d'un territoire de deux noms. Quand ils campaient, ils restaient blottis insouciantes et de manière homogène les uns contre les autres. Peinaient à se défaire de ce réconfort, du contact des autres. Ils n'avaient nul besoin de feu, car le feu brûlait à l'intérieur, les réchauffait même dans le froid le plus intense. Et la source était Mousse.

« Bonne nuit, Mousse.

— Bonne nuit, Chen et Grayson. »

De Grayson ne vint qu'un marmonnement, mais ils savaient qu'elle les aimait.

Chacun d'eux avait fait l'expérience de l'auto-anéantissement. Chen avait tué Chen. Mousse avait absorbé Mousse. Grayson les avait tués tous

deux. Mousse avait tué Chen, et Chen Mousse. Ainsi leur intimité avait-elle augmenté de manière exponentielle, tout comme leur tristesse et leurs regrets. Et c'était enveloppé à l'abri là-dedans, qu'ils soient allongés ensemble, collés les uns aux autres, pour chérir le Chen, la Mousse, la Grayson qui vivaient encore.

Tandis que tous trois sentaient le canard à l'aile brisée les surveiller de loin. Pour le meilleur ou pour le pire.

L'oiseau sombre.